

FRANZ LISZT ET DANIEL STERN OU LES GALÉRIENS DE L'AMOUR

(DOCUMENTS INÉDITS)

Il n'est si belle et si libre tendresse qui
ne fasse parfois sonner un secret bruit de
chaîne.

P.-J. TOULET : *Carnet de M. du Paur.*

Il y aurait un petit traité à écrire sur la genèse des titres en littérature. Là, comme ailleurs, les écrivains obéissent aux exigences de la mode qui veut qu'à chaque époque l'attention soit retenue par des moyens variés. Voyez plutôt comment se transforme sans cesse le style des affiches ou le texte des enseignes.

L'on aurait tort de croire cependant que la tyrannie de la mode et les besoins de la réclame influent seuls sur le choix du cartouche. Ce choix est souvent guidé par des raisons plus profondes et plus sérieuses. S'il n'en faut qu'un exemple, le titre qu'on vient de lire en tête de cet article le fournit tout juste à mon commentaire.

Traiter Franz Liszt et Daniel Stern de « galériens » ; par une telle épithète unir, dès le seuil, dans un rapprochement audacieux, deux noms célèbres au terme qui stigmatise une flétrissure, n'est-ce pas une hardiesse destinée en fin de compte à capter la curiosité du lecteur et à lui servir d'amorce ?

Au vrai, les mots qui ont conduit à élire parmi d'autres cette inscription titulaire sont d'un ordre plus

relevé. Ils prennent leur source dans une allusion, qui, précisée, mettra en cause le souvenir d'un grand homme, contemporain de Liszt et de la Comtesse d'Agoult.

Avant de le nommer, transcrivons le passage, où il médite sur les tristes amours de Marie la fugitive :

Quand certaines femmes de haut rang ont sacrifié leur position à quelque violente passion; quand elles ont méconnu les lois, ne trouvent-elles pas dans l'orgueil de la race, dans la valeur qu'elles se donnent, dans leur supériorité même, des barrières presque aussi difficiles à passer que celles déjà franchies et qui sont à la fois sociales et naturelles? *Enfin n'est-ce pas un enseignement terrible que celui des obligations contractées envers le monde par une faute?*

Tout n'est pas dit quand une femme noble et généreuse a résigné sa part de souveraineté sociale et aristocratique. Elle est attachée à jamais à l'auteur de sa ruine, *comme un forçat à son compagnon de chaîne...*

Ces lignes, où l'écrivain allie le ton résigné du moraliste à l'âpre éloquence du sermonnaire censurant les mœurs du siècle, portent la signature de Balzac. On les trouvera dans la préface du roman que le peintre des *Scènes de la vie privée* intitule : *Béatrix ou les Amours forcés*.

§

Rappellerai-je les circonstances qui décidèrent Balzac à tirer parti pour son œuvre d'un épisode de la chronique scandaleuse, alors présent à toutes les mémoires?

Au début de 1838, Balzac, en séjour à Nohant, reçut de George Sand le conseil de romancer l'histoire de l'étrange couple qui promenait sa destinée de l'autre côté des Alpes. Magnifique sujet d'étude, en vérité, et qui valait d'être mis au chevalot.

Balzac n'eut pas de peine à se laisser convaincre.

— Ah ça! comment n'y avait-il pas songé plus tôt? L'occasion s'offrait à lui — merveilleuse — « de peindre les sentiments qui retiennent encore les femmes après

une chute ». Nul doute qu'il bénit les scrupules compréhensibles, le dernier reste de pudeur, qui détournait son confrère ès lettres, l'amie de M^{me} d'Agoult, de peindre elle-même, fût-ce en les drapant du voile de la fiction, le Tzigane de génie et la « Princesse-aux-belles-boucles ».

Quelle aubaine! se disait-il, avec cette impétuosité, cette fougue qu'il apportait en toutes choses. George, son hôte, poussait la complaisance jusqu'à s'instituer son pourvoyeur de documents. Par George, il était plus abondamment avitaillé en détails caractéristiques que si, juge d'instruction, il avait mené enquête sur l'affaire auprès de dix témoins. Un seul lui tenait lieu de tous les autres, et celui-là connaissait de bonne part les secrets d'Arabelle.

Le roman était fait... il ne restait plus qu'à l'écrire.

L'œuvre vit le jour en 1839; d'abord dans les colonnes du *Siècle*, puis au sommaire de la *Revue de Saint-Petersbourg* et le tout fut, la même année, réuni en volumes.

Il est un point cependant sur lequel Honoré de Balzac ne tint compte qu'à demi des suggestions de George Sand. Lélia ayant proposé pour titre : les *Amours forcés* ou les *Galériens*, il laissa tomber la seconde partie de l'enseigne, et devant la première, inscrivit le nom suave de *Béatrix*.

Par un effet de contraste, où se décèle à l'analyse une secrète rosserie, c'était lier, à l'aide du même pinceau, le bleu céleste et le rouge vermillon. L'un disait le rêve. L'autre, la décevante réalité (1).

Comme, malgré tout, Balzac était bien trop homme de lettres pour rien perdre, il relégua dans le vestibule,

(1) L'on se rappelle l'anecdote (répétée à l'envi par les biographes de Sand et de Liszt, depuis W. Karénine jusqu'à G. de Pourtalès), où l'on voit Franz, dans l'attitude du maître qui casse sa baguette sur le rebord du pupitre, lançant à la figure de la désolée Comtesse : « Ce sont les Dante qui font les Béatrice et les vraies meurent à 16 ans! » Il faut bien que le trait soit parvenu aux oreilles de Balzac; faute de quoi le titre de Béatrix demeure inexplicable.

je veux dire dans la Préface, l'image symbolique de la Galère, que Sand aurait voulu voir cramponnée au fronton.

§

Depuis l'époque où Balzac suspendait dans les *Scènes de la Vie Privée* le portrait de Béatrix, Marquise de Rochefide — autrement dit de la Comtesse d'Agoult, nous savons par des preuves sans cesse accrues que le créateur de la *Comédie Humaine* avait vu juste en imaginant son modèle prisonnière d'une conviction voisine de celle des bagnards.

Entendons bien que le bague dont il est question ici pouvait, du dehors, être pris pour une école de liberté. Qui, plus que Franz et Marie, au lendemain de leur évasion, semblaient mieux délivrés du poids des contraintes sociales, affranchis plus définitivement de l'entrave des conventions? A eux la Fantaisie et son climat enchanté! l'Aventure et ses mobiles paysages! Ils marcheraient d'éblouissements en éblouissements, s'élevant par degrés vers les hautes cimes de l'art et de l'amour, où l'air grise et donne le vertige... Parvenus au *culmen* de leurs rêves, ils n'abandonneraient alors qu'un geste de dédain à la vallée où gîte le misérable troupeau qui trouve son idéal dans l'observance des règles de la morale bourgeoise.

Oui. Mais quelle revanche! le jour que ces nobles irréguliers, déçus, meurtris, affreusement las, maudiront leurs erreurs, confesseront leur folie sans pouvoir rompre — sinon peut-être en apparence — la chaîne qui les rive l'un à l'autre dans les ergastules de l'amour et dans le souvenir de la postérité.

Il est facile, mais peu équitable, de tenir indiscrete la curiosité que les gens d'aujourd'hui attachent encore, tant d'années après la faute, à la liaison de Liszt et de M^{me} d'Agoult.

La responsabilité de cet état de choses incombe aux intéressés eux-mêmes. A l'exemple de Sand et de Musset, ils ont permis, les tout premiers, qu'une affaire d'ordre intime devînt le sujet d'une sorte de débat public. Ceux-ci et ceux-là, au lieu de s'en remettre au silence du soin de tout apaiser (le temps est galant homme, dit un proverbe), ils n'eurent de cesse qu'ils se fussent trouvé des juges pour leur donner audience, un tribunal où débattre les pièces du procès. On les vit, coiffant la barrette, s'instituer leur propre avocat, plaider leur cause, soutenir leur défense, échanger de fougueux réquisitoires. C'est encore, paraît-il, « adorer les Dieux que de leur jeter des pierres ». A ce compte, il le faut avouer, le culte du Divin Musset a survécu au drame de Venise dans le cœur de Lélia et l'image du Grand Franz a trouvé longtemps une idolâtre en la personne de la comtesse Mirabelle...

L'on ne se propose pas de conduire ici un parallèle entre deux affaires qui ont pourtant à bien des égards plus d'une ressemblance. L'entreprise, supposé qu'elle n'excédât point nos forces, serait assurée de clocher par quelque endroit. C'est que la partie n'est pas égale : en ce qui regarde les « Amants de Venise », la patience des archivistes — ces greffiers de l'histoire, petite et grande, — la sagacité des biographes et des essayistes (sans parler de l'appoint fourni à l'une et à l'autre par la plume et le verbe intempérants d'une Sand ou d'un Musset) se sont employées à réunir un dossier si volumineux, qu'il n'y a guère espoir de découvrir des faits nouveaux. A moins d'une trouvaille inattendue et peu probable, tous les témoignages, tous les éléments d'information, nécessaires à fonder et autoriser un verdict — en quelque sens qu'il plaise à la Cour le rendre — ont été déposés, enregistrés, groupés, classés.

Nous sommes loin par contre d'être aussi documentés, quant aux amours de Liszt et de la « Princesse ».

Là beaucoup de découvertes restent encore à faire. Beaucoup de pièces, dont l'existence est soupçonnée ou connue, demeurent à l'ombre des tiroirs et dans le secret des cartons. Telle correspondance comme celle de Liszt à Marie attend de M. Daniel Ollivier l'heure de sortir de la retraite. Les souvenirs et entretiens recueillis auprès de l'illustre Franz par une de ses compatriotes hongroises, M^{me} Janka Wohl, peuvent bien nous aider à tromper notre attente, non pas combler une lacune aussi considérable. Déjà, M. Daniel Ollivier s'est acquis des titres à la reconnaissance des Sternistes en publiant, il n'y a guère, chez Calmann, la suite des *Souvenirs*, dont la première partie parut chez le même éditeur, voici un demi-siècle.

La publication des *Souvenirs* (seconde partie) laisse apercevoir dans son économie des sutures plus ou moins artificielles, destinées à boucher les trous, à dissimuler les accrocs de la trame chronologique. Ainsi d'une belle tapisserie, où la dent des rongeurs a causé quelques ravages : Astuce et son aiguille en réparent les torts. Des fragments de Mémoires, cousus à des fragments de *Journal*, des feuillets d'album, écrits par Liszt, alternant avec des pages de souvenirs autobiographiques, font regretter que la Comtesse d'Agoult ait si fort compliqué la tâche de son petit-fils. Il lui aurait été si simple de laisser après elle un pendant exact et parfait de cette *Histoire de ma Vie*, que Sand, soigneuse de sa gloire, publia en l'an de disgrâce 1854.

Que sont devenus les Manuscrits des Tomes II et III. interroge dans l'Introduction M. D. Ollivier, parlant des Mémoires de sa grand'mère? Ont-ils existé dans leur forme définitive et complète? Ont-ils été en partie égarés dans des transmissions successives? Il est impossible de le savoir.

En réponse, ou plutôt en écho à ces questions, je me permets de transcrire une note, datée du 20 avril 1868, où la belle main aristocratique de la Comtesse d'Agoult a tracé et signé les lignes suivantes :

Tous les papiers contenus dans mes malles : lettres, manuscrits, etc., doivent être remis à M. Louis de Ronchaud, qui en a, en vertu de mon testament, la libre et entière disposition.

Voici, jeté à la traverse, un nom qui a singulièrement marqué dans la vie sentimentale et littéraire d'Arabella. De dire quel rôle Louis de Ronchaud tint exactement auprès de sa dame de cœur, j'en laisse à d'autres le soin. Ce Jurassien, ami de Lamartine (1), fut de ceux qui servent et se dévouent avec une complaisance aussi inlassable que discrète. Je le comparerais volontiers au confident du théâtre classique, lequel est indispensable à la marche de la pièce : il est toujours là, quand on a besoin de lui; il s'efface, quand les vedettes entrent en scène; il reçoit, entre deux portants de décor, les secrets qu'elles daignent lui abandonner; désintéressé, modeste, il a l'étoffe d'un grand diplomate qui consent à porter les valises, non la « valise », tout court, comme il y pourrait prétendre.

Edouard Grenier, qui, dans ses *Souvenirs*, loue chez Ronchaud un tempérament d'artiste et l'âme d'un vrai poète, s'étonne du peu de cas que la grande Dame (de cœur) semblait faire des hommages et des services que lui rendait cet incomparable ami des bons comme des mauvais jours. L'on eût dit que ces services et ces hommages lui fussent dus et qu'à les recevoir, elle fit à Ronchaud beaucoup d'honneur. Le témoignage de Grenier offre ceci de remarquable qu'il date de l'époque où Marie, ayant accepté l'hospitalité de Ronchaud à Saint-Lupicin, lisait devant Edouard et Louis la préface des *Souvenirs*, alors inconnus du public.

Notre mémorialiste précise même que le séjour en question eut lieu dans le courant de septembre 1867, soit un peu plus d'une année avant que la Princesse désignât par écrit M. de Ronchaud pour être le gardien attitré de ses papiers personnels et son exécuteur testamentaire.

(1) A Ronchaud, par exemple, revient l'honneur d'avoir préfacé les *Mémoires Inédits* et le *Manuscrit de ma Mère* (1870 et 1871).

La Comtesse d'Agoult meurt le 5 décembre 1876. Un an après, les *Souvenirs* (première partie) sortent des presses de Calmann, avec une affectueuse dédicace, où se lit le nom de Louis de Ronchaud. En 1880, le même personnage réédite les *Esquisses Morales*, parues pour la première fois chez Pagnerre, en 1849. Il fait précéder le volume d'une longue Etude-préface, sur quoi j'aurai bientôt l'occasion de revenir. A la mort du fidèle Ronchaud, survenue le 28 juillet 1887, se place un incident qui vaut d'être rapporté. Louis, en qualité de Conservateur du Louvre, avait au Louvre ses quartiers, où il logeait en vieux garçon. Ce détail rend compte pourquoi, lors de son décès, l'une de ses parentes put, au mépris de tout bon sens, livrer à la flamme des liasses entières de papiers, avant qu'un jeune conservateur adjoint du Louvre, G. Lafenestre, mît un terme à ce stupide emportement. En suite de quoi, les liasses rescapées furent confiées aux soins des successeurs de M^{me} d'Agoult, parmi lesquels figurent les membres de la famille Ollivier.

Dès lors, il semble que les graves lacunes signalées et déplorées par M. D. Ollivier soient imputables, moins à l'insouciance de l'auteur des *Mémoires* lui-même qu'au geste maladroit de la parente de Ronchaud. L'on en voudrait être sûr, pour maudire, comme elle le mérite, la rage qui pousse certaines âmes (un jambage en trop est vite tracé!) à supprimer sans autre forme de procès les témoins d'un passé prétendu gênant. La vérité est nue. Il y a des esprits mal faits que cette nudité offusque. Ils tirent sur elle pudiquement le rideau, sans se douter que, par leur faute, elle excite ainsi bien davantage la convoitise.

De telles considérations, malgré leur allure générale, s'appliquent ici avec évidence. Assurés que Ronchaud avait été, parmi les familiers de M^{me} d'Agoult, le coffre-fort des secrets de la Comtesse, maints érudits se mirent en campagne, dans le dessein d'enrichir de ce côté-là leur documentation. Cette race est opiniâtre. Ils ne

jugèrent point avoir perdu ni leur temps, ni leur peine, quand ils eurent mis la main sur les lettres éparses, où l'écriture de Ronchaud traçant le nom de Marie, de Marie se confiant à Ronchaud, courait tour à tour sur le papier fragile.

M. Samuel Rocheblave, M. Robert Bory, par exemple. Le premier, intéressé par l'*Amitié Romanesque* de Sand et de Stern (1), l'autre curieux d'accompagner dans leur *Retraite Romantique en Suisse* (2) les pèlerins, dont le Major Pictet porta le plaisant bourdon à Chamonix, ont, tous deux, cité des passages de la correspondance inédite d'Agoult-Ronchaud.

Lorsque sa correspondance sera mieux connue, écrit Rocheblave à propos des lettres de Marie, elle restera une de nos plus charmantes épistolaires.

M. A. de Hévesy, dans un récent article, en tombe d'accord (3).

Il est clair que ces Messieurs regrettent infiniment le sommeil où s'attardent dans leur cachette les épîtres d'Arabella. Ils ont lu, comme nous, en tête des *Esquisses Morales*, dans l'édition de 1880, que le préfacier, L. de Ronchaud, se proposait de faire imprimer la correspondance, à lui adressée par sa grande amie. Que n'a-t-il exécuté lui-même son projet!

Les lettres qu'elle (M^{me} d'Agoult) nous écrivait d'Italie, publiées un jour, feront connaître quel travail s'opérait alors en elle, quels germes inconnus d'elle-même y déposait le spectacle des beautés de la Nature et des chefs-d'œuvre de l'art.

§

La chance — cette bienveillante Déesse (4), — qui m'a ménagé l'avantage de découvrir précisément quel-

(1) Voir la *Revue de Paris*, 15 décembre 1894.

(2) *Une retraite romantique en Suisse. Liszt et M^{me} d'Agoult* (Genève, Sonor, 1923).

(3) *Revue Musicale*, 1^{er} juin 1928, p. 159.

(4) Par l'entremise de M. de Bengy, dont je ne saurais trop remercier la bonne grâce.

ques-unes de ces lettres, m'offre du même coup le moyen de remplir, si dans une trop faible mesure, les intentions de leur destinataire.

Qui, certes, comme l'avancait Ronchaud, « les réflexions de M^{me} d'Agoult sur l'art n'ont rien de la banalité des admirations convenues que les touristes apportent d'ordinaire avec eux dans leurs bagages et qu'ils remportent soigneusement, sans s'être permis d'y rien modifier : la sincérité de ses impressions et l'indépendance de ses jugements leur donnent au contraire un air de nouveauté ».

Mais là ne se borne point l'intérêt des missives, dont on trouvera ici des extraits. Datées de Venise, de Lugano, de Florence ou de Rome; portant le millésime 1838 et 1839, elles nous renseignent de surcroît sur les faits et gestes de la Comtesse, elles nous instruisent des couleurs changeantes de son âme, à l'un des tournants les plus scabreux de sa vie sentimentale : celui où tombe le bandeau magique.

Ce « secret bruit de chaîne », dont parle le poète des *Trois Impostures*, je l'entends qui tinte çà et là à travers la prose de l'épistolière. Tous les baumes de l'Arabie ne sauraient effacer cette petite tache, prononce Lady Macbeth, regardant sa main. Toutes les fleurs de Firenze et leurs parfums, tous les trésors de la peinture italienne et leurs scintillements, ne peuvent chasser de son attention, non plus que de la nôtre, le cliquetis faible, mais insidieux qui accompagne la « Galérienne » partout — chez les bouquetières de Florence, dans les Galeries d'art, à l'ombre des Palais, sous la voûte des Théâtres...

La voici à Venise, logée à l'*Hôtel de l'Europe* et qui se penche sur l'écrivoire, un certain Jeudi 26 avril de 1838. Elle commence par assurer Louis le fidèle que son amitié est un joyau qu'elle garde au plus profond de son cœur, où rien ne peut l'altérer.

« Vous savez que j'aime trop peu de gens pour ne pas

les aimer sans interruption et sans terme. » Pourquoi cette déclaration de principe se lie-t-elle dans sa tête au souvenir de Franz? Le certain est que tout aussitôt, après un tiret qui ressemble à une passerelle, sa petite écriture fine et tourmentée trace le nom du virtuose :

Franz est à Vienne depuis trois semaines (1). Il y a des succès écrasants. Un journal dit qu'il est le « Chimborasso de la difficulté, sur lequel croissent les violettes du sentiment! » et tant d'autres belles choses! Franz me paraît vraiment ému, ce qui ne lui arrive guère en pareil cas, comme vous savez, de l'accueil qu'il a trouvé. Il n'y a pas jusqu'au père de Thalberg (2), qui n'ait fait de l'héroïsme, en mettant à sa disposition le piano du grand régénérateur. Dans huit jours, il sera ici. Moi, en attendant, je passe une grande partie de mes journées dans les églises, dans les galeries, au Lido. Combien tout est poétique à Venise! les noms, les choses, jusqu'à l'air que l'on respire, qui vous jette dans une langueur inexplicable. Tout est triste, mais tout est grand. Oh! combien vous seriez heureux ici! Vraiment c'est trop, beaucoup trop..

Profitons de ces points de suspension pour insérer quelques en marge.

Nous y invite le poète en prose d'*Amori et Dolori Sacrum*, le magicien Barrès, inoubliable évocateur des « Ombres qui flottent sur les couchants de l'Adriatique ».

Bien qu'il n'ait pas reconnu parmi ces ombres le gracieux fantôme d'Arabella ou celui de son amour, le Maître de la *Mort de Venise* a inventé des cadences qui accompagnent divinement la voix mineure de notre héroïne. Ne sait-il pas que le « paludisme de Venise collabore activement » à ces fièvres étranges, qui poussent sans trêve les uns après les autres tant de couples romantiques à chercher sur « le sable du Lido la trace des chevaux de Byron »?

Mais, faute peut-être d'un texte, qui eût imprimé à sa

(1) Pourtalès — *Vie de F. Liszt*. N. R. F. 1925, p. 79 — place au 7 avril le départ de Liszt pour Vienne.

(2) Virtuose, concurrent et rival de Liszt, soupçonné d'être un fils naturel de Metternich. Cf. la polémique ouverte à son propos dans la *Gazette Musicale* du 23 avril 1837.

sensibilité toujours en éveil « la petite secousse » nécessaire à toute vibration, Barrès s'est privé — hélas! nous a privés — d'une page, où son coup d'archet eût été merveilleux : il nous eût dit M^{me} d'Agoult mettant les pas dans les pas de son amie Sand, gagnée elle aussi par les effets du poison que distille l'haleine des lagunes et, dans une demi-hallucination, présageant que le futur mari de sa petite Cosima, Richard Wagner, viendrait en ces lieux mêmes composer le philtre de *Tristan et d'Isolde*, puis, qu'un jour du mois de février 1883, le grand Cygne noir d'une gondole emporterait le long du Grand Canal la dépouille du trouvère de *Lohengrin!*...

« Vraiment, c'est trop, beaucoup trop... » Après avoir cru jusqu'au paroxysme, la courbe retombe et s'incline. Excitations, dépressions, toute l'aventure des enfiévrés de Venise tient dans le contraste de ces deux termes.

Il faut que je vous dise que j'ai la passion de P. Véronèse : la transparence, l'aérien de ses compositions m'attirent encore plus que la noblesse et que l'éclat du Titien. Tous deux sont enterrés sous une simple pierre dans une église garnie de leurs tableaux. Qu'il est beau de reposer ainsi au pied de son œuvre! J'ai été faire une pieuse visite à l'atelier où s'est tué Léopold Robert. (Barrès, non plus, n'a pas oublié dans son obituaire vénitien le jeune peintre qui « se coupa la gorge devant sa dernière toile : le Départ des Pêcheurs ».) C'est dans l'immense Palais Pisani, palais plein des plus glorieux souvenirs de la République! Figurez-vous que vos Jésuites ont imaginé de bâtir une église, dont l'intérieur est entièrement tendu de marbre vert et bleu. Je dis tendu, parce qu'ils se sont donné toute la peine du monde pour imiter les dessins et les plis d'une étoffe brochée de chez Delille. C'est curieux de riche mauvais goût.

Je vais aussi me promener parmi les tombes des Juifs enterrés au Lido, là où Byron voulait être porté, s'il mourait à Venise. Je passe, chaque jour, sous la maison (1), au balcon de laquelle Napoléon vit la regata et sous les fenêtres mèresques des Foscari. Le dernier descendant de la famille

(1) Le Palais Balbi.

court l'Italie avec une troupe de comédiens ambulants. La Fenice est le plus beau théâtre du monde, moins grand, mais cent fois mieux décoré que la Scala. On y fait de la musique détestable (1).

Avec quel décousu je vous écris! Mais j'ai un mal de tête fou; je croyais bien que j'aurais une fièvre cérébrale.

La dolente eut le flair de n'appeler point en consultation le stupide Docteur Pagello : Musset s'en était trouvé plus mal, si de son côté M^{me} Sand avait apprécié l'efficace de ses remèdes et les effets de sa science! Désœuvrement de l'esprit; solitude du cœur; démangeaison d'écrire (l'exemple de George avait quelque chose de contagieux); blessures d'orgueil, froissé par l'abandon d'un artiste qui préférait le *piano-forte* à la viole d'amour — voilà en bref le diagnostic bizarre de la maladie dont souffrait la pensionnaire de l'Hôtel de l'Europe.

Des livres, une plume et des feuillets à noircir; un ami avec qui tromper... les longueurs de l'attente — tels furent les instruments de la guérison :

Je serais bien aise que Pictet m'envoyât à Milan chez Riccordi son conte fantastique (2). — Je viens d'envoyer à la Gazette un assez volumineux paquet. Il y a une lettre à Heine que je serais bien aise que vous lisiez.

La Gazette dont il est parlé ici est la *Musicale*, Schlessinger, Directeur. L'on trouvera dans cette Revue, sous l'année 1838, exactement à la page 279, la « lettre à Heine », adressée de Venise par ...Liszt à la date du 15 avril.

Ce n'est un mystère pour personne aujourd'hui que la collaboration du maître et de la Comtesse aux chroniques de la Gazette fut volontiers (faut-il dire?) unilatérale, si tant est que l'on puisse tresser de la sorte

(1) Cf. dans la *Revue Musicale*, sous la signature de Liszt (1839, p. 101), l'article intitulé : « De l'état de la Musique en Italie ».

(2) *Une course à Chamounix. — Conte fantastique* (Duprat, 1838). Sur cet ouvrage, V. l'étude de René Descharmes, dans le *Mercur de France* du 1^{er} janvier 1912.

l'osier flexible des contraires. Ronchaud nous en avait avertis dans la Préface des *Esquisses* (p. 18). Mais il nous est tout de même précieux de tenir la preuve certaine que Liszt, à l'exemple de certains docteurs de l'ancienne Université de Paris, avait le don d'être ubiquiste.

Somme toute, la vocation littéraire de Daniel Stern n'est pas née, comme elle le donne à croire dans ses *Souvenirs*, à l'époque où E. de Girardin relevait la fortune de la Presse, mais bien plus tôt.

C'est le nom d'une Bachelière ès lettres qu'il faut lire, au lieu et place de celui d'un Bachelier en musique! La bonne langue le réclame et la justice l'exige...

Pour être écrivain et journaliste, on n'en est pas moins femme : Marie feuillette son carnet de visites.

Parlez-moi au long de la Princesse Belgiojoso. Moi, je vois un peu de monde ici et assez agréable, mais rien d'intéressant. J'ai un nouvel ami. Vous savez ce que j'entends par ce mot : une nature Ronchillesque (1), bonne, tendre, dévouée; un esprit droit, un sentiment poétique des choses. Je lui ai beaucoup parlé de vous; il est oisif et souffre de son oisiveté; je le pousse à écrire; je lui en crois le talent. A propos et son nom? Le Comte Emilio Malazzoni.

Y aurait-il donc eu deux consolateurs?

Si j'ouvre les Mémoires publiés par M. D. Ollivier, j'y fais la connaissance d'un certain Comte Théodoro — satellite qui, après avoir gravité dans l'orbite de « l'astre double », comme Pictet appelait Franz et Marie, subit l'attraction progressive de la future Daniel Stern, sitôt que Liszt décrit dans le ciel viennois sa trajectoire lumineuse d'étoile filante.

Théodoro, aimable guide, promène la solitaire dans les Palais fermés à la curiosité publique, sur les bords de « l'affreux Lido ». Le soir « en revenant du Lido, où nous avons passé presque tout le jour... je me sentis courbaturée. Je me mis au lit, j'avais la fièvre ».

(1) Ronchillaud : diminutif familier du nom de Ronchaud, dans la correspondance.

Qui donc court chez l'esculape? Théodoro. « Très inquiet, il alla chercher le médecin de la famille. » Qui dépêche à Vienne vers le glaneur de couronnes d'alarmants bulletins de santé et en réponse ne reçoit que de vagues promesses de retour? Théodore encore. Décidément, une âme de sœur de charité habitait en cet homme!

Mais, à moins que le Comte Théodore des *Mémoires* ne déguise le Comte Emilio Malazoni, cité dans la lettre (ce qui n'est guère croyable), le nombre des amis, bons, tendres, dévoués, oisifs, poètes, etc., qui escortent Marie la venge des Comtesses, Duchesses, Princesses, qui, là-bas, à Vienne, se disputent la faveur du cher Maître. C'est un système, sinon d'équilibre, du moins de compensation.

Vous ne me parlez pas de mes augustes parents, frère, belle-sœur... Que fait George? et Mallefile? et les débuts de Boerge? Pourquoi Puzzy n'écrit-il plus à son maître?

Cette pluie de points interrogatifs, qui dénonce du reste je ne sais quelle fébrilité, appelle toute une série de commentaires. Je leur réserve une meilleure place, à la suite d'une autre épître.

Il suffit pour l'instant de marquer que le surnom de Puzzy désigne un curieux élève de Liszt : Hermann Cohen, né à Hambourg et qui mourut à Berlin en 1871, sous la robe du carme. Sans les *Lettres d'un Voyageur*, il est fort probable que le personnage serait ignoré. Par chance, il était présenté à Genève, lors de la rencontre qu'y firent en 1836 Sand et sa coterie, Liszt et son équipe. La joyeuse troupe, non contente d'effaroucher par sa turbulence et ses excentricités le corps respectable des Hôteliers Genevois, affubla, comme l'on sait, chacun des membres du phalanstère d'un chaperon de folie : Sand, à cause de son grand nez, coiffa le sobriquet de *Piffoel*; Liszt reçut en partage le titre peu décoratif de *Crétin*, que lui conserve dans sa correspondance *Arabella*, autrement dit la Comtesse d'Agoult, mais en

y ajoutant, semble-t-il, une nuance péjorative qui était absente de la pensée des inventeurs (1). Quant à Puzzy — donné sous la forme Putzi, comme *pet-name* à Franz, alors bambin, par Czerny, son premier professeur — il échut tout naturellement à Hermann, disciple de Liszt.

Il m'étonnerait que du 26 avril au 7 août, M^{me} d'Agoult fût demeurée silencieuse à l'endroit de Ronchaud. C'est pourtant cette dernière date qui, avec le cachet postal de Lugano, timbre la seconde missive.

Encore qu'elle soit semée d'allusions demeurées pour nous obscures, elle offre à notre curiosité un document d'une valeur incontestable. Elle laisse entrevoir quelques-uns des motifs qui ont pu déterminer chez l'amante exaspérée l'explosion lyrique dont une page du *Journal*, celle du 13 août, apporte l'écho jusqu'à nous : « Pourquoi me plaindre, pourquoi pleurer, pourquoi gémir?... » (2). Quel art de se lamenter en cadence ! disons-nous, à la lecture de ce noble trimètre. Le style de l'épistolière est plus simple, plus uni. Il n'en révèle pas moins un cruel désarroi, un découragement foncier.

Effectivement, mon ami, votre lettre m'est arrivée pour le jour de ma fête. C'est, avec un bouquet de Franz et un plat d'écrevisses offert par mon hôte, ce qui a marqué ce jour parmi les autres.

Je me figurais depuis quelques heures que j'allais vous voir. Je vous aurais sauté au cou et j'aurais assurément beaucoup pleuré. Depuis quatre mois, ma vie est profondément triste. A Venise, j'ai été malade, puis nous avons été tourmentés de la crainte du suicide pour un de nos amis.

A Gênes, j'ai eu des tracas de famille, l'appréhension d'un procès scandaleux, et à Milan une désagréable affaire attirée à Franz par la lettre du Bachelier sur la Scola et qui a failli amener un duel...

Ici... pire que tout, cela. Voyez-vous, si jamais je tombe à l'eau, laissez-moi aller au fond, sans essayer de me sauver; ce sera une plus grande preuve d'amitié que toute autre.

(1) Crétin-chrétien, un simple lapsus a pu fonder à l'origine ce jeu de mots, dont la gaminerie de Sand ou d'un autre aura fait ensuite la matière d'une « scie », puis d'un sobriquet.

(2) *Mémoires* (1927), p. 156.

Je ne sais si j'ai reçu toutes vos lettres à Gênes, je n'ai pas bien ma tête à moi. La dernière était de Paris et m'annonçait votre départ avec d'Eckstein... Mon frère m'écrit que vous lui avez beaucoup plu et qu'il aurait voulu vous attirer chez eux, mais qu'il a craint l'embarras qu'éprouve ma mère, quand elle soupçonne seulement que l'on peut me connaître. Voici maintenant trois ans qu'elle ne me donne ni ne me demande plus signe d'existence. C'est la seconde fois en sa vie qu'elle témoigne ainsi de la grandeur de ses sentiments et de la supériorité de son intelligence...

Ainsi, de quel côté que se tourne la malheureuse, ce ne sont partout que craintes, doutes, appréhensions, rebuffades. Où trouver un réconfort? Sa famille, un frère excepté, l'abandonne à son destin. Ses amis, ses compagnons d'exil, voici qu'il les faut défendre contre eux-mêmes, bien loin d'en attendre du secours. Son « métier de Bachelier » lui crée des complications. Si du moins contre tous ces arias l'amour de l'homme à qui elle s'est donnée lui était un rempart suffisant. Mais là même, que de ruines, que de fissures inquiétantes pour l'avenir!

Puisqu'il est décidément écrit dans les archives célestes que nulle amertume ne lui sera épargnée, c'est dans la résignation qu'elle cherche abri et refuge. Ingénieuse, comme toute femme, à tirer du mal un bien, à muer en parure une disgrâce, elle se persuade que « la Nature se sert de la douleur comme d'un aiguillon au progrès » (1).

O souffrance, proclame-t-elle dans son *Journal*, tu es pour moi l'ange de Jacob; je te résiste, je lutte contre toi, pourtant je sens que tu es une divine messagère et que Dieu lui-même t'envoie vers moi.

Soulagée par ce cri, rassurée par la certitude de trouver dans son chagrin une sorte de reconstituant mystique, elle peut alors présenter à Ronchaud un visage d'où la bouffissure des larmes soit absente :

(1) Cette citation, extraite des *Esquisses Morales*, rejoint une pensée de l'Allemand Eckehart : « La bête la plus rapide qui vous porte à la perfection, c'est la douleur ».

Je vous écris en plein air, sous un berceau de vignes où je passe mes journées. Tous les matins, je descends au lac et je me baigne sous une tente de feuillées. Le soir je monte à cheval. Je ne vois âme qui vive... Vous ai-je dit que j'avais une levrette blonde, charmante, que j'adore. C'est un grand principe de joie dans mon existence. Vous l'aimerez, quand vous la verrez. Elle est coquette, poltronne, gourmande, absolument inutile, bien de son sexe enfin...

Ce trait nous est précieux. Il complète pour notre imagination le portrait de la belle cavalière qui, au bord du Lac de Lugano, chevauche, en compagnie d'une levrette, découplée, semble-t-il, de la meute héraldique. Sœur des amazones, dont le pinceau d'un Alfred de Dreux a fixé sur la toile l'élégante silhouette, Arabella leur ressemble, quant à la taille, à l'allure, à cet air de noblesse répandue sur toute sa personne, mais s'en distingue par la qualité des rêveries qu'elle promène avec soi :

Je pense que Maréscot va venir avec nous à Constantinople. Le pauvre enfant s'ennuie de vivre aussi et croit qu'on gagne beaucoup à changer de place... Didier m'a envoyé Chavornay (1). Je trouve cela radicalement mauvais : enflure de style, banalité d'idées, bourgeoise appréciation de l'aristocratie. Je ne sais ce que je lui en dirai. Comment risquer la vérité avec un homme si malheureux et dont l'avenir littéraire est si vide d'espérances... Ronchaud a-t-il lu Spiridion? George m'a recommandé de le lire et je ne saurais me le procurer... Ainsi donc voilà Ronchaud revêtu du grave personnage de tuteur! Deux barques à remorquer après la sienne, c'est un peu lourd à son âge. Mais au reste, je commence à penser que les devoirs ennuyeux sont un grand bonheur en ce monde. On s'en prend aux choses. On les accuse. On dit : si je pouvais... et l'on n'arrive jamais à l'amère conviction de l'impossibilité que ce bonheur entre dans le cœur de l'homme...

Le voyage à Constantinople dont elle caressait tout à l'heure le projet, nul n'ignore qu'il fut, en fin de compte,

(1) Charles Didier (1805-1864). *Chavornay*, Paris, Dupont, 1833, 2 vol. in-8.

remis aux Calendes. Dans une lettre en date du 4 mai 1838, citée par Wladimir Karénine, Liszt l'annonce pourtant comme une nouvelle sûre : « La Princesse vous a parlé sans doute de nos projets pour l'automne et l'hiver prochain. C'est une chose tout à fait décidée que notre voyage à Constantinople. Je le désire beaucoup pour ma part et la Princesse ne demande pas mieux, comme vous savez » (1).

Au mois d'août, plus résignée qu'enthousiaste, elle s'y préparait en effet. Puis tout fut abandonné. Pourquoi nos éternels émigrants renoncèrent-ils à pousser leur galère vers les rives du Bosphore? Marie réussit-elle à convaincre son compagnon que « l'on ne gagne guère à changer de place », si c'est pour acclimater sous d'autres cieux les fleurs vénéneuses du *taedium vitae*?

Le certain est que — renonçant d'aller « faire la révérence au grand Turc » — M^{me} d'Agoult descend vers le Sud, campe à Milan, à Plaisance, à Bologne, puis vient s'établir à Florence, vers la mi-automne.

Au début de l'hiver, elle y respire encore le doux parfum des essences qui embaument l'air de Firenze et c'est d'une chambre *transformée en serre* que, le 3 décembre 1838, en faveur de Ronchaud, elle lie la gerbe de ses impressions artistiques (2).

Et d'abord, un souvenir rétrospectif de Ravenne.

Le célèbre tombeau de Théodoric l'a déçue. *Ce n'est pas un monument. Il n'y a ni architecture ni sculpture. Les proportions n n sont nullement gigantesques.* Moins dédaigneuse que le méprisant Barrès, qui compare la Rotonda au domicile élu par « un retraits de banlieue », elle la définit : *un pâté de pierre, entouré d'eau.* Bon pour les archéologues affamés de reliques. Mais pour elle, très peu, merci!

A Florence au contraire, c'est un enchantement, une

(1) W. K., II, p. 373.

(2) Le papier de cette lettre est estampé aux initiales de Franz Liszt.

délicieuse ivresse. Raphaël, dont elle a médité jadis, elle lui doit à présent ses émotions religieuses les plus pures. *Sa seconde manière qui est le sublime de l'art chrétien* la transporte aux anges. Et quant aux portraits de la Fornarina, de Léon X entre deux cardinaux, de Jules II, de la Madona della Seggiola — *cette ravissante odalisque* comme sa hardiesse la dénomme, tous, ils attestent chez Sanzio un génie *vigoureux*, ami du réel (je laisse à la Comtesse la responsabilité de ses épithètes) et en outre une perfection de travail vraiment unique.

La tribune de la galerie du Palais-Vieux est un sanctuaire où elle ne pénètre qu'avec respect : *une salle ronde, dont la voûte est en nacre de perle et or; un jour recueilli tombe d'en haut*. Des Antiques, rangés en cercle, rassemblent autour de la visiteuse l'image de Vénus et d'Apollon, la figure des Lutteurs et du Rémouleur; un faune présent au conciliabule est chargé, semble-t-il, d'assurer la liaison entre ces grandes Divinités et ces humbles hommes, courbés par l'effort, qu'ils soient athlètes ou artisans. Aux murailles, Raphaël, Titien, Van Dyck, Luini, pour ne citer que les plus fameux, offrent à l'œil la caresse de leurs velours chauds et profonds.

Que si M^{me} d'Agoult passe du Palais-Vieux à la Chapelle des Médicis, elle a trop le sentiment de la grandeur pour n'être point émerveillée de la puissance des statues de Michel-Ange. Celle qui représente Laurent de Médicis, assis, « la tête appuyée sur la main », fixe surtout sa méditation. Il *pensiero*, dont Liszt eut la velléité de traduire musicalement les songes (1), lui remet en mémoire une parole d'Auguste Barbin, qui voyait dans ce Prince de la Réverie un frère d'Hamlet. La Comtesse loue fort la trouvaille : *Michel-Ange se place tout naturellement entre Dante et Shakespeare. Il ne s'est inspiré ni du beau antique, ni du beau chrétien. On dirait qu'il a vécu avec les races grandes et fortes des premiers temps.*

(1) Cf. les *Mémoires* (1927), p. 180.

A lire ces jugements, toujours contestables, mais qui valent par l'enthousiasme dont ils portent l'empreinte, l'on doute si la correspondante de Ronchaud disposera d'une provision suffisante de termes laudatifs pour achever son tour de ville.

Les Pérugin du Palais Pitti, elle les *adore*. Les fresques de Masaccio, à l'église del Carmine, lui inspirent de la *vénération*. Ah! comme elle comprend que tous les grands artistes de la Renaissance soient venus chercher des leçons pour leur art dans la chapelle des Brancacci.

Le Campanile est un *chef-d'œuvre de goût coquet*, un *bijou*, une des *choses de la Renaissance qui lui plaisent le plus*. Les vieux Palais Florentins, « avec leurs anneaux et leurs réverbères », elle les interroge avidement, comme s'ils étaient des livres aux reliures sombres et gaufrées. N'enseignent-ils pas la longue suite des « guerres de famille à famille, de citoyen à citoyen, qui remplissent toute l'histoire de Florence »?

Elle ne fait trêve d'éloges qu'au Panthéon de Santa-Croce, dont elle juge les tombeaux détestables, et devant le Fleuve Arno, de qui la paresse et la jaunisse lui répugnent.

Si Florence n'est plus « la ville des arts », elle est toujours, grâce à Dieu « la ville des fleurs ». La bien nommée. Les bouquetières assaillent Marie, sitôt qu'elle aventure un pied dehors. Chez elle pleuvent les roses et les œillets, giboulent les violettes de Parme. Sa chambre est une serre, où buissonnent camélias et orangers. Quelle joie pour petit Zio (encore un des surnoms de la Comtesse), « qui aime de plus en plus les fleurs, à mesure qu'il aime moins l'humanité! »

D'où vient qu'après s'être épanouie, sa gaieté et son enthousiasme fanent tout à coup? que la suite de sa lettre répande je ne sais quelle amertume?

Elle parle du théâtre et se montre sévère pour les « médiocrités de Donizetti ». Sans le talent de M^{me} Un-

gher — « artiste de premier ordre » — les platitudes de Donizetti lui paraîtraient insupportables.

Est-il question de Fellow-Crélin, *alias* de Liszt? Les plaisanteries, les appréciations qu'elle risque à son endroit ont quelque chose de forcé et de grinçant qui étonne et détonne.

Crélin s'est fait entendre par deux fois chez le Grand-Duc, qui raffole de lui. Concerts très aristocratiques. Le Crélin n'est plus si bête qu'il en avait l'air. Il songe à gagner de l'argent et fait de très bonnes affaires (Fi donc! Comtesse, voilà un trait dont la chute manque d'élégance). Son crélinisme n'a pas fait de grands progrès, faute d'une âme qui le comprenne et l'apprécie. En revanche, vous le trouverez plus paresseux que jamais, très élégant, très occupé de sa toilette et aristocrate en diable.

Il y a dans ce badinage plus de poivre que de miel. J'incline à penser que la jalousie n'est pas étrangère au mélange. Furieuse que les dames de l'aristocratie viennoise lui eussent prodigué trop de caresses, ne le traita-t-elle pas, un jour, de *Don Juan parvenu*?

Pendant que le Maëstro court les salons, assoiffé de gloire, d'honneurs et d'argent, elle, la grande dame républicaine, fidèle à ses principes, vit à l'écart de la haute société. Aux relations du monde elle préfère le commerce d'une femme « pauvre, mais qui porte noblement sa pauvreté, ni poète, ni artiste, sans aucun goût ni soin de son ajustement, très avide de conversations, de discussions politiques, dépourvue de sens commun, souverainement illogique, mais pleine d'instruction et d'esprit » : reconnaissez Hortense Allart. Bien que la Comtesse ne sache rien de la vie d'Hortense, sinon qu'elle voudrait se faire épouser par quelqu'un qui est trop égoïste et trop lâche pour cela (1), elle aime cette ex-amie de George pour sa sincérité — qualité éminente, par où elle « se distingue de la dite Piffuel ».

(1) Ce passage viserait Jacopo Mazzei, d'après L. Séché : *Hortense Allart de Méritens* (Mercure, 1908), p. 49-50.

Là-dessus, l'épistolière sent se réveiller de vieilles rancunes : George Sand aura son paquet.

Contez-moi très au long, je vous prie, mande-t-elle à Ronchaud, les détails de la rupture avec Bocage et la liaison avec Chopin. George ne m'écrit plus. Elle a peur que je ne prenne pas tout cela au sérieux et elle a raison. La Marlanti me semble déplorer silencieusement le voyage (1).

Et quelques lignes plus bas, de proclamer que décidément *Spiridion* lui a déplu, que « la prétention de George à la philosophie est absurde » — que sa « belle phrase » est impuissante à masquer « l'ignorance totale » de ce dont elle traite, — qu'enfin à force d'être le reflet et « l'écho de tout ce qui l'approche, Lélia risque de gâcher une bien belle destinée d'écrivain ».

Et ailleurs, revenant à deux reprises sur le même sujet, elle décrète que *Spiridion*, dont au reste elle n'a lu que trois parties, est un « vrai gâchis », une œuvre ratée, ensemble « absurde et ennuyeuse, deux choses qui au moins devraient s'exclure ».

Cette diatribe pose un petit problème d'histoire littéraire, et, si l'on veut étendre le débat : de psychologie.

L'ouvrage sandiste, amèrement critiqué ici par M^{me} d'Agoult, parut d'abord dans les livraisons de la *Revue des Deux Mondes*, à la fin de 1838 et au commencement de 1839 (2).

L'hiver de 1838 est justement, dans les relations de Sand et d'Arabella, une époque d'insigne froideur. C'est la saison où il neige sur leur amitié, où se glace la sympathie, dont le cours, malgré des ralentissements, assurait entre elles un minimum d'échanges.

Au mois d'août, on se le rappelle, George paraît curieuse de recevoir sur *Spiridion* l'avis de la Comtesse. L'auteur en recommande la lecture, mais oublie ou né-

(1) A Majorque.

(2) Exactement, d'après Spoelberch de Lovenjoul. *Bibliographie de G. Sand* (Leclerc, 1914), dans les numéros du 15 oct. ; 1^{er} et 15 nov. 1838 ; 1^{er} et 15 janvier 1839.

glige de prévenir Marie, où et quand il paraîtra. Marie se trouve, par là, bien empêchée de se former une opinion sur le roman.

Au mois de décembre, c'est chose faite. Or tandis qu'elle en parle librement à Ronchaud, dans une lettre datée de Florence et du 8 janvier 1839, elle se plaint de ne plus recevoir aucune nouvelle de George, enquête sur son compte, blâme son silence. Le thermomètre est au-dessous du degré 0. Il gèle du côté de Nohant. Où donc est la chaleur des joyeuses et folles réunions, qui, à l'automne de 1836, groupaient à l'Hôtel de France, autour de Sand, de Liszt et de la Comtesse, Heine, Mickiewicz, Michel (de Bourges), Ronchaud, Nourrit, Chopin, M^{mes} Allart et Marliani, etc?

Où donc la belle humeur qui animait les entretiens de Nohant, lors du séjour qu'y firent, en juin et juillet 1837, Franz et Marie invités par George? Eugène Pelletan, le précepteur de Solange et de Maurice Sand, Félicien Mallefille, l'acteur Bocage, familiers de la maison, eussent alors juré leur part de Paradis que *Crétins and Piffuels had done alliance for ever*, « pour l'éternité, et s'il se peut encore au delà », traduisait la Comtesse, renchérissant sur un propos de Sand.

Les copieux *in-octavo* de W. Karénine, la plaquette de M. Rocheblave, fournissent, quant à l'amitié romanesque, puis quant à la brouille des deux femmes, des détails trop circonstanciés pour autoriser à l'espoir d'en découvrir de bien neufs dans une seule lettre — même inédite — signée par l'une d'elles.

M^{me} d'Agoult, à la date du 8 janvier 1839, abandonne à Ronchaud sur ce chapitre spécial des confidences et des précisions, qui méritent pourtant d'être retenues. Les unes et les autres attestent que les amis communs de George et de Marie, très éloignés de les unir, ont été entre elles deux des ferments de discorde. C'est sur le tapis des tables de jeu que se brouillent les cartes :

on joue cœur; on joue pique; on fait la « levée »... et puis, en fin de compte, il y a toujours quelqu'un pour qui la partie se gâte.

Carlotta Marliani, Frédéric Chopin, associés en 1836 aux bamboches du phalanstère de l'Hôtel de France, à Paris — Pelletan, Mallefille, Bocage, inscrits en 1837 dans le cercle des hôtes de Nohant, deviennent, bon gré, mal gré, des pantins comiques ou tragiques, que la passion de la femme fatale met en scène ou relègue à la coulisse.

Quel rôle a donc joué la Marliani dans toutes ces comédies de changements de notre ami George? (questionne la Comtesse, du fond de sa retraite Florentine) Je vous avoue que je ne conçois pas Chopin d'avoir donné dans un panneau, qu'il semblait très décidé à éviter.

La correspondante de Ronchamp, dans sa hâte de satisfaire sa curiosité, oublie de s'interroger elle-même sur la responsabilité qui lui revient dans l'aventure du Polonais. C'est elle qui, la première, noua le fil de la marionnette en présentant Chopin à Sand.

Elle n'eut pas la main plus heureuse, le jour qu'elle attachait Mallefille au service de sa dangereuse amie.

Au risque de chagriner M^{me} Aurore Lauth-Sand, établissons dans quelle mesure exacte la Comtesse d'Agoult collabora à l'agencement de la saynète qui pourrait s'intituler : *Mallefille, ou comment s'éduquent les précepteurs.*

Marie avait connue M... (c'est sous cette seule initiale qu'elle désigne constamment le personnage) à Genève. Elle ne le haït point, encore qu'elle n'eût à le rechercher ni intérêt personnel, ni attrait de vanité : M... était alors au début de sa carrière, fort obscur encore; elle « n'avait pas d'enfants à lui faire élever et ne songeait pas davantage à le prendre pour amant ».

Rentrée à Paris, la chaperonnante Comtesse prodigue à Mallefille les marques de sa bienveillance. Elle s'occupe

de lui créer des relations. Elle le met en rapports avec ceux de ses amis qu'elle estime pouvoir lui être utiles ou agréables. C'est animée de telles intentions qu'un beau ou un mauvais jour — *as you like it* — elle présenta Félicien à George Sand. Tout de suite, il déplut. George trouva l'auteur de *Glénarvon* outrageusement laid, vaniteux, bête. Et les reproches de pleuvoir sur la tête blonde d'Arabella, qui « avait le mauvais goût de trouver supportable un homme tourné de la sorte ».

A son propos, s'élève entre les deux femmes une *petite guerre*, qui dure environ six mois : Sand manifestant pour Mallefille « une répugnance physique invincible; moquant les manières prétentieuses et communes du pauvre sire, M^{me} d'Agoult faisant plastron de l'amitié qu'elle et Franz lui conservent, s'entêtant à le réputer loyal, bon, voire spirituel.

Franz, le cher Créatin, prit même l'affaire trop à cœur.

Emporté par un excès de zèle, il passa les limites de l'« absolue réserve » que la comtesse estimait « indispensable vis-à-vis de certaines personnes, dont le commerce offre plus de charme que de sécurité ». Il eut le tort de révéler que M... brûlait d'amour pour Lélia (tant pis si la métaphore est un peu fripée, elle est de celles qui ne s'usent pas).

Ce trait explique l'attitude de la romancière au surnom masculin. George, ayant vu dans ces avances un attentat contre sa liberté, leva les enseignes, marcha sur l'intrus et par ricochet le mitrilla de sarcasmes assez désobligeants. Il fallait sans doute que la curiosité vint d'elle et non qu'elle en fût l'objet. Peut-être aussi usa-t-elle de cette tactique comme d'une ruse de guerre, destinée à mettre, l'heure venue, l'assiégeant en sa commande et merci.

Sur ces entrefaites, arrive ce que la correspondance de Ronchaud appelle « la débâcle des précepteurs ».

Pelletan, à la fin de 1837, résigne ses fonctions. George

cherche un remplaçant. En vue de la sortir d'embarras, M^{me} d'Agoult propose, non Mallefille, qu'elle « croyait dans une position trop indépendante et trop fière pour accepter le poste », mais son frère Léon. Puis, comme Félicien semble désireux d'être agréé, elle s'entremet en sa faveur auprès de Sand.

Tant elle parlemente, tant elle déploie de circonlocutions et de périphrases — (plus, assure-t-elle, que s'il se fût agi d'allier la France et l'Angleterre) — qu'à la fin elle l'emporte.

Voilà Mallefille installé à Nohant et bien aise d'y être admis, fût-ce dans le modeste équipage d'un Julien Sorel. Les incidents qui marquèrent son séjour au manoir berrichon n'allaient pas tarder à accentuer encore la ressemblance de Félicien avec le héros du *Rouge et le Noir*. Les livres de classe n'étaient pour lui que prétextés à recevoir des leçons d'une institutrice plus érudite en sa science que le précepteur ne l'était en son métier.

Il y a quelque chose d'étrange et d'inexplicable dans les relations de Sand avec Mallefille, écrit W. Karénine (1). D'une part dans ses lettres à la Comtesse d'Agoult et à Pierre Leroux, elle fait de Mallefille une nature sublime qu'elle aime de toute son âme, et dans ses rapports personnels avec lui, on sent un peu de dédain ou même du mépris.

M^{me} d'Agoult n'avait pas été sans soupçonner dans cette aventure l'existence d'un mystère romanesque :

Ce que vous me dites de Mallefille m'a amusée, mandait-elle à George, à la date du 9 novembre 1837. Vous êtes de drôles de gens, vous autres poètes... Vous rappelez-vous nos querelles au sujet de M... (*sic*), combien il était laid, stupide, sot, vaniteux, intolérable? Vous sembleriez animée contre lui d'une de ces fureurs qu'Homère met dans le cœur de Junon ou de Vénus... Que d'enthousiasmes effacés, que d'étoiles filantes dans votre ciel... (Cité par Rocheblave.)

(1) W. K., p. 442.

La parole ayant été donnée à la Comtesse par M. Rocheblave, il serait incorrect de lui refuser licence de la garder. La première protectrice de Félicien a le droit d'être entendue ici sans trucheman. Ce qu'elle confie au seul Ronchaud mérite les honneurs de l'audience :

Je quitte Nohant, M... reste six mois sans répondre à une lettre très affectueuse de moi, puis m'écrit quatre lignes saugrenues. Le procédé m'a paru d'une impolitesse choquante de la part d'un jeune homme envers une femme. A parler égards et bienséances, M... était obligé à plus envers moi, par les simples lois de la société. A parler amitié, j'ai vu là une légèreté, une inconsideration, que rien ne peut justifier. Quels que soient les mensonges qui aient pu être faits (et je vous déclare que tout ce qui sort des lignes que je viens de tracer est pur mensonge), il ne devait pas y ajouter foi ainsi et ne pas se méprendre aussi grossièrement sur le caractère de mon amitié pour lui, qui, je vous le répète, était bien de quelque prix, car, s'il l'eût voulu, elle eût été aussi durable qu'elle était sincère et tendre. Maintenant vous êtes libre de montrer ceci à M... Je veux qu'il sache que je nie absolument avoir le moindre tort, même de parole à son égard. Je trouve qu'il a très fort raison d'être susceptible, mais, à son âge, on ne se laisse pas troubler dans ses affections par des cancans. On s'explique loyalement avec ses amis et l'on ne jette pas ainsi au premier vent le saint trésor d'une amitié vraie.

Les reproches articulés par la plaignante contre Mallefille ont beau être catégoriques, il manque à notre instruction deux pièces utiles à l'intelligence du procès : la lettre de la Comtesse à Mallefille et le billet dudit. Faute de les tenir, il convient se résigner à l'incertitude d'une hypothèse, voire de plusieurs.

La réponse de Mallefille (quel qu'en ait été le style (1) et le contenu) est nécessairement postérieure au mois de janvier 1838 : Marie et Franz ont quitté Nohant le 24 juillet de l'année précédente. Depuis lors, M... est

(1) Une allusion à ce style se trouve consignée, de la main de Liszt, dans les *Mémoires*, p. 178.

resté six mois sans donner aux voyageurs signe de vie. Le « billet sangrenu » parvient à la Comtesse à l'époque que Sand hésite si elle se débarrassera du précepteur, ou si, au contraire, elle l'admettra plus avant dans son intimité.

Brouiller M... avec M^{me} d'Agoult pouvait être en conséquence un calcul habile propre à servir, le cas échéant, l'un ou l'autre de ces desseins. De deux choses l'une en effet : ou la Comtesse, victime du sans-gêne et de la mauvaise éducation de M..., approuverait Sand qu'elle se délivrât de la présence d'un aussi encombrant personnage; ou bien, les ponts étant rompus entre la protectrice et le protégé, elle cessait d'avoir dans la place un informateur qui pût la renseigner sur les progrès de l'entreprise amoureuse du nouveau Julien Sorel. Il y a donc lieu, semble-t-il, de ne pas croire Sand, quand elle affirme à la Comtesse avoir été parfaitement étrangère à l'envoi du fameux billet. Je ne serais pas étonné, au contraire, si l'on découvrait un jour qu'elle en fut l'inspiratrice, de concert, par exemple, avec la Marliani.

Une chose est sûre : M^{me} d'Agoult, en présentant Mallefille chez G. Sand, puis en l'introduisant chez elle, a, pour ainsi dire, hâté le déclin de l'amitié romanesque, qui avait associé Arabella et Piffoel. L'attitude de la capricieuse Sand à l'endroit de M..., passant tour à tour de l'hostilité déclarée à l'engouement, puis de l'engouement au dédain, renforça les méfiances de la Comtesse, déjà en garde contre les lubies de la dame de Nohant. Et quant à l'amante de Michel de Bourges, il lui déplut vite que la Comtesse prétendît bénéficier d'un droit de regard dans ses affaires intimes. Elle souffla la chandelle et tira le rideau, car, qu'est-ce d'autre le silence, sinon un épais rideau?

Et puisqu'un épilogue est nécessaire à toute pièce bien faite, rappelons celui dont s'avisa Mallefille, en écrivain de théâtre que son goût porte vers les dénouements dra-

matiques : lorsque Félicien apprend avec certitude qu'il est congédié au profit d'un poitrinaire polonais du nom de Chopin, le jaloux s'arme d'un couteau, puis il guette dans l'ombre l'heure d'en percer la gorge de son mélodieux rival — le rossignol des Nocturnes (1).

Bondir d'un sujet à l'autre, sans nul souci des transitions, est de tous les privilèges concédés aux épistoliers l'un des plus enviés.

Celui qui se penche sur les lettres de M^{me} d'Agoult se voit contraint de réclamer pour lui-même le droit de rompre, à la suite de son guide, avec les règles de la composition puérile et honnête. Risques professionnels ! Entre l'histoire de Mallefille et celle de Bartolini, les seuls liens qui existent proviennent des *ligatures* d'une plume entraînée d'un mouvement rapide à la poursuite des objets les plus divers.

Tout à l'heure M^{me} d'Agoult était par la pensée à Nohant. Il lui souvient qu'elle habite Florence. Elle plaide ou quasi. Elle raconte à présent pourquoi elle prolonge son séjour dans la ville des Fleurs :

J'ai prolongé mon séjour à Florence, parce que Bartolini a commencé le buste de Franz et le mien. Vous vous occupez assez d'art moderne pour savoir que Bartolini est actuellement le premier statuaire d'Europe. Les gens du monde le placent à côté de Canova et de Thorvaldsen; les artistes, bien au-dessus. Tant il y a que nos deux bustes sont des chefs-d'œuvre. Celui de Franz va partir avec celui de M^{me} Thiers, pour être exposé au Salon prochain. Le mien viendra plus tard.

Bartolini est un artiste fort curieux : il ne croit pas au beau idéal. Il trouve l'Apollon du Belvédère une chose détestable, le Laocoon stupide et la Vénus de Milo n'a de bien que les jambes et les pieds. Enfin sur quoi ou qui qu'on l'interroge, il vous arrive une réponse qui bouleverse toutes les notions reçues et vous fait dresser les cheveux sur la tête.

Phidias, Raphaël, Monsieur Ingres, — voilà ses seules adm-

(1) On trouvera dans le *Gaulois* du 29 sept. 1885, sous la signature de Paul Perret, une allusion à cet épisode.

rations et encore ne sont-elles pas absolues. Il n'a d'autres principes que de copier la nature. L'étude de l'Antique, selon lui, est funeste. Aussi se ruine-t-il en modèles : il en pensionne onze, tant hommes que femmes et enfants, pour être à toute heure à ses ordres, car il ne ferait pas le petit doigt d'une statue, pas un bout de draperie, sans modèle.

Il a connu une foule de personnages célèbres, sur lesquels il sait des anecdotes très amusantes. Byron (qu'il adore), M^{me} de Stael, le Directoire, etc. Il nous a pris en grande tendresse, Franz et moi, je me réjouis beaucoup quand l'heure de la séance arrive.

Tout ce qui touche aux théories et à la technique d'un grand artiste mérite de retenir. M^{me} d'Agoult fut bien inspirée de livrer sur ce chapitre au futur Conservateur du Louvre, Louis de Ronchaud, des détails qui nous demeurent profitables.

Si nous regrettons qu'elle ait tu à notre curiosité les anecdotes qui peuplaient la mémoire de Bartolini, en revanche, nous lui sommes reconnaissants d'avoir recueilli de la bouche du grand statuaire quelques-uns de ses propos d'atelier et quelques-unes de ses recettes. Ceux-ci et celles-là aideront d'aventure certain amateur, tels historiens d'art à rectifier les jugements qu'ils portent sur le compte de Bartolini.

Bartolini, à les entendre, passe pour avoir nourri un culte exagéré envers les chefs-d'œuvre antiques.

Au rapport de M^{me} d'Agoult, l'on voit, tout au rebours, qu'il en tient *funeste* l'étude prolongée. Rien ne remplace ni ne prime à ses yeux l'observation d'après le vif. Il n'aurait pas fallu sans doute le presser beaucoup pour lui faire avouer qu'il portait le respect du corps humain jusqu'à en aimer ces contours imparfaits, qui sont comme les adorables distractions de la Nature, pétrissant la nacre de la chair tiède.

Un artiste comme Bartolini, que trente-deux années d'efforts ont couché sur l'ébauchoir (sa première récom-

pense date de l'An XI (1) et il avait 62 ans, à l'époque où le visita M^{me} d'Agoult), ne saurait être accusé d'inexpérience ni de timidité, s'il juge meilleur de garder toujours devant lui l'image inimitable du Temple bâti par le divin architecte.

D'ailleurs, s'il suffisait d'appointer des modèles pour acquérir la réputation, combien seraient Bartolini à ce prix.

Que de gens, ricane Delacroix, ont annoté Euripide, qui n'ont rien écrit qui ressemble à un vers de Jean Racine!

Quelques linéaments des théories esthétiques de Bartolini se remarquent au passage dans les impressions que M^{me} d'Agoult dépêche de Rome, le 18 mars 1839, vers Louis de Ronchaud. C'est à coup sûr à l'influence du statuaire florentin qu'elle doit de rabaisser le mérite de certaines œuvres célèbres, mais « trop vantées » : de ce nombre le Laocoon et l'Apollon qu'elle déclare « détestables ».

En veine de jugements lapidaires, la Comtesse décrète, avec une sévérité dont il faut chercher la source dans ses hérédités protestantes, que, si « Rome antique est grande, imposante, Rome catholique est mesquine, absurde ». Continuant d'égrener le chapelet des épithètes peu amènes, elle trouve que dans la Ville « le peuple est sale et méchant; l'aristocratie avare et bête; le Pape gourmand (*sic*), le clergé ignoble ».

De tous les *Romains*, seul M. Ingres trouve grâce à ses yeux. « Absolu, exclusif, trop étroit de vues » à son gré, du moins est-ce un grand peintre que sa probité rend très respectable. Là encore Bartolini a eu l'oreille de sa belle, mais fougueuse cliente. J'ajoute que le commerce et la société de M. Ingres offrent aux hôtes français de Rome un réel secours : le directeur de la Villa Médicis a pris

(1) On trouvera des détails sur la carrière de Bartolini in P. Marmottan : *Les Arts en Toscane* (Champion, 1904), *passim*.

Franz... en amitié? — fi donc! c'est trop peu — *en passion*. Au violon de M. Ingres, il fallait un piano d'accompagnement. Qui mieux que Liszt l'aurait su tenir? Franz et Dominique jouent donc ensemble des trios de Beethoven.

Mais bientôt sans doute, des relations de cette nature ne suffisent pas à l'appétit de Liszt et voilà le *Crétin qui se lance dans la société russe*, dans le monde huppé des Ambassadeurs. Les grandes dames lui prêtent leurs salons, où il joue tout seul. Franz et ses récitals deviennent diablement à la mode : de plus en plus répandu, le *Crétin gagne de l'argent, de la célébrité, de l'aplomb* — tous progrès qui ne laissent pas indifférente en M^{me} d'Agoult l'associée de sa fortune...

Il est visible qu'elle s'attribue avec assez de complaisance le mérite d'avoir élevé le *Fellow*, de l'avoir amélioré dans ses rapports extérieurs, de lui avoir enseigné à vivre parmi les hommes.

Dans le *satisfecit* qu'elle se délivre, elle trouve (car ce que femme cherche, elle le trouve toujours) des motifs propres à faire taire en elle la voix de la jalousie, dont on a entendu tout à l'heure percer en sourdine les notes grinçantes. Il y a plus. Elle semble prévoir et par avance éluder tels reproches, dont un A. de Hévesy ne lui a pas épargné la flèche, quand il l'accuse d'avoir été nuisible à la carrière du musicien.

« Élément de trouble » dans la vie de Liszt? — Soit. Encore faudrait-il prouver que l'amour, puis la douleur ne sont pas l'un et l'autre des auxiliaires utiles au perfectionnement de la sensibilité d'un artiste — que dans la genèse de l'œuvre d'art, ils ne tiennent pas un rôle analogue à celui de la base et de l'acide dans les expériences du chimiste et de l'alchimiste. Quand bien même, repoussant une telle analogie, l'on dénierait à M^{me} d'Agoult le droit de se parer du titre d'*inspiratrice*

d'un grand homme, celui plus modeste d'éducatrice devrait du moins ne pas lui être refusé.

Sans elle, que de lectures, que de méditations philosophiques, combien de rêveries exaltantes n'eussent pas déroulé dans la pensée du génial musicien ces prolongements qui — à l'exemple des volutes de la fumée de tabac — aident et favorisent la création intellectuelle!

La science musicale de la Comtesse a beau ne pas avoir été du tout négligeable, cette science, comme de juste, ne pouvait apporter nul enrichissement au compositeur. Le fils de l'intendant du Prince Esterhazy avait, en revanche, beaucoup à apprendre de la grande dame cultivée, experte aux façons du monde, éclairée, quant à la connaissance des littératures étrangères.

Ce qu'elle savait de par son âge, son rang social ou son travail, elle l'en a fait constamment bénéficier. « Vous avez un trésor en Marie... Gardez-le toujours », recommandait jadis George Sand à F. Liszt.

En 1839, c'est-à-dire dans un temps où l'enthousiasme de Lélia pour Arabella avait vécu, où Franz et sa Comtesse étaient sur le chemin de la rupture, cette petite phrase rend le son de la vérité, malgré tout ce qui s'y mêle d'ironie supplémentaire et de cruauté inattendue.

M^{me} d'Agoult était-elle sincère en se félicitant d'avoir contribué à l'émancipation du *Crétin*? Elle, si lucide à l'accoutumée, s'aveuglait-elle délibérément sur les conséquences qu'allait entraîner pour elle-même la fuite de Liszt hors du cercle intime où il avait jusqu'alors consenti de loger, tant bien que mal, sa grandeur? Ou encore, devinant que Franz lui échappait, pensait-elle le convaincre d'ingratitude en rappelant ce dont il lui était redevable? Quelle dose de naïveté ou de calcul, d'ingénuité ou d'ingéniosité, de franchise ou d'astuce entre dans l'attitude de M^{me} d'Agoult se confiant à Ronchaud? Il est difficile d'en décider ici. J'incline à croire qu'elle jugeait

l'heure venue d'afficher à l'égard de Liszt plutôt les sentiments d'un professeur pour son élève que les ressentiments d'une maîtresse envers un amant volage.

Par là elle se ménageait une retraite, un chemin en pente douce vers les zones calmes, où l'amour cherche dans le sommeil et puis dans la mort l'oubli de ses plus beaux rêves.

Comme la voilà loin de ces frénésies de possession exclusive, qui lui inspiraient de dresser autour du cher Franz quelque chose comme les arcades d'un cloître! Aujourd'hui le tête-à-tête devient si pénible qu'il y faut des distractions. La présence d'un tiers les apporterait-elle?

Marie presse le bon Ronchard de rejoindre les exilés volontaires.

Dès le début de 1839, elle l'engage à passer l'eau (de Marseille à Naples la dépense ne sera pas bien forte). Une chambre l'attend à Florence, toute prête pour le recevoir, un cheval tout sellé pour les promenades; le couvert, la « voiture » lui sont assurés et quant au vivre, eh bien! « le pain et le sel seront distribués en trois parts au lieu d'être en deux ».

La proposition ayant été déclinée ou remise, de Rome, vers le milieu de mars, la Comtesse relance Ronchillaud :

Vous ne parlez plus de venir en Italie. Voici ce que vous devriez faire. Nous restons ici jusqu'à la fin de Mai. Alors je retourne à Florence pour une semaine, afin de donner des séances sur le marbre à Bartolini (vous savez qu'il a fait jadis Byron et la Guiccioli). Puis je passe trois mois dans un casino aux environs de Lucques. Vous devriez débarquer à Livourne (prenez la carte), j'irai vous y chercher. Nous verrions Pise ensemble (manière très logique de voir l'Italie : commencements et premiers développements de l'architecture, de la sculpture et de la peinture; Nicolas et Jean de Pise; Orcagna et les peintres avant Pérugin). De là vous prenez votre quartier général chez nous et nous allons ensemble tantôt à Bologne, tantôt à Florence. Vous voyez l'art toscan aussi complètement que possible dans un rayon de quinze

lieues et, si vos ailes poétiques s'agitent, vous vous embarquez à Livourne pour Rome et Naples. Mais nous n'irons à Naples qu'en septembre.

Au mois de mars 1840, je serai à Paris...

Ce *je* succédant à ce *nous*, quel symbole! En deux mots, c'est l'aveu de la désunion prochaine, prévue, inévitable. Sans doute, dans la pensée de M^{me} d'Agoult, la date de mars 1840, le retour seule à Paris n'étaient-ils qu'un de ces provisoires, acceptés avec d'autant moins d'inquiétude que nous les imaginons *ad libitum* modifiables et révocables.

Ils le sont, en effet, mais dans une mesure qui échappe à notre volonté et à notre contrôle. De cette vérité, M^{me} d'Agoult allait faire encore une fois la cruelle expérience : ce n'est pas en 1840, mais en 1839, au mois d'octobre, que les amants atteignirent la dernière étape du Voyage : du voyage d'Italie, du voyage d'amour.

Ils séparèrent leurs routes. Marie regagna Paris. Franz fouetta vers Vienne. Le charme était rompu. Ils purent croire que « la chaîne » l'était aussi. Mais, c'était là encore une erreur et une nouvelle illusion.

PAUL FLEURIOT DE LANGLE.